

Le Musée Cognacq-Jay,

une grande collection d'art anglais du XVIII^e siècle à Paris

Ayant fait fortune grâce à la Samaritaine, qu'il fonda en 1870, Ernest Cognacq (1839-1928) constitua une des plus importantes collections d'art européen à Paris en son temps. Outre des tableaux impressionnistes, l'ensemble réunissait un important fonds XVIII^e, alors très en vogue auprès des amateurs. Si Cognacq privilégia l'école française autour de Boucher et Fragonard, il se tourna aussi vers l'art européen. Outre les peintres Vénitiens (Guardi, Canaletto et Tiepolo), il collectionna avec un grand intérêt les maîtres anglais, et comptait alors parmi les quelques amateurs de cette école dans le Paris des années 1900.

Fondé grâce au legs d'Ernest Cognacq en 1928, le musée Cognacq-Jay peut aujourd'hui s'enorgueillir de posséder l'un des plus importants fonds d'art anglais du XVIII^e siècle dans les collections publiques françaises : dix tableaux, neufs dessins et pastels ainsi que cinquante-trois émaux et neuf miniatures. Ces oeuvres de l'époque des Lumières annoncent déjà, par leur goût de la couleur, leur sentiment de la nature et leur attention à l'individu, l'esthétique romantique.

Les thématiques de prédilection, à l'instar des oeuvres françaises, concernent le portrait et les représentations de l'enfance. Parmi les peintures se distinguent le *Portrait de Charles Colmore* de Francis Cotes, celui de Robert Henley par Joshua Reynolds ou encore l'effigie présumée de la princesse Clémentine de Metternich attribuée à Thomas Lawrence, sans oublier un *Portrait de deux fillettes* et *Les Enfants déguisés* de William Artaud. Pastels et dessins se rapportent aux mêmes domaines, avec des oeuvres maîtresses de Daniel Gardner, Hugh Douglas Hamilton et John Russell. Peut aussi être cité le *Portrait de Henry Philip Hope en habit noir à crevés roses*, un grand émail de Henry Bone.



George MORLAND
(Londres, 1763-1804)

Les Premiers pas, vers 1788
Aquarelle et gouache sur papier
Paris, musée Cognacq-Jay, inv. J. 181

Ce dessin a appartenu à Alfred Beurdeley, riche héritier d'une dynastie d'artisans et antiquaires, qui constitua l'une des plus importantes collections artistiques à Paris à la fin du XIX^e siècle. Essentiellement connu pour ses compositions animalières et ses scènes rustiques, Morland a aussi dépeint à l'occasion l'intimité familiale. *Les Premiers pas* appartient à cette veine, simple et délicate. Dans un intérieur sobre mais aisé, une mère accompagne son enfant qui s'apprête à marcher de façon autonome, tandis que le père s'apprête à le prendre dans ses bras. Les petites dimensions de l'oeuvre, le choix du *tondo* (format rond) qui concentre le regard sur l'action, tout comme l'usage rare chez Morland de l'aquarelle aux nuances légères, contribuent à faire des *Premiers pas* un admirable petit chef-d'oeuvre d'émotion. Peut-être l'artiste s'est-il représenté avec sa propre famille ; toujours est-il que l'oeuvre participe, en cette fin du XVIII^e siècle, à l'exaltation du bonheur privé et à la valorisation de l'éducation. Le thème des premiers pas inspirera à son tour vers 1858-1866 le peintre français Jean-François Millet, qui le transposera dans un univers paysan ; son dessin a fait l'objet d'une célèbre interprétation peinte en 1890 par Vincent Gogh.



Attribué à George ROMNEY
(Dalton in Furnes, 1734-Kendal, 1802)

Portrait de femme, vers 1780-1785
Huile sur toile
Paris, musée Cognacq-Jay, inv. J. 75

Le style fougueux et virtuose de ce portrait a conduit à le donner à Romney, l'un des plus grands portraitistes anglais de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Le talent de ce peintre lui acquit une réputation internationale, confirmée par un long voyage en France puis en Italie entre 1772 et 1775. Notre oeuvre apparaît inachevée : sur un fond ocre, destiné à donner la profondeur

chromatique de la couche picturale, se détache le buste d'une jeune femme, coupé au niveau du cou. Si son visage a été modelé par des coups de pinceaux qui indiquent les ombres comme les carnations, sa chevelure a été broyée plus largement par des touches brunes rapidement répétées, évoquant des mèches bouclées. De même, seules quelques vigoureuses coulures autour du visage de la femme indiquent un vague arrière-plan sur lequel se détache le modèle. Nous ignorons si Romney n'a pu terminer son oeuvre, ou s'il s'agit d'une simple esquisse préparatoire pour une oeuvre plus aboutie ; peut-être l'artiste a-t-il volontairement laissé le tableau en cet état, car le goût des critiques et des collectionneurs dans l'Angleterre de la fin du XVIII^e siècle considère l'inachevé comme une forme de virtuosité et d'audace tout à fait moderne. Nous ignorons également l'identité de la personne représentée : une ancienne inscription au dos du tableau mentionne Sarah Siddons, célèbre actrice britannique au temps de Romney, alors peinte par les plus grands artistes. Son visage bien connu ne correspond pourtant pas à celui de notre tableau. Ainsi est-il plus prudent d'y voir simplement une belle inconnue...



Thomas LAWRENCE
(Bristol, 1769-Londres, 1830)

Portrait présumé de la princesse Clémentine de Metternich, vers 1818-1820
Huile sur toile
Paris, musée Cognacq-Jay, inv. J. 74

La très haute qualité de ce tableau permet de le donner à Thomas Lawrence, le plus grand portraitiste anglais du premier tiers du XIX^e siècle. Installé dès 1787 à Londres, l'artiste se forma en autodidacte tout en bénéficiant des conseils de Joshua Reynolds ; à la mort de ce dernier en 1792, le jeune Lawrence prit sa succession en tant que peintre principal ordinaire du roi, auprès de George III. Il reçut ainsi les plus grandes commandes royales, mais fut aussi sollicité par les principaux membres de la cour ainsi que par l'élite européenne. Sa carrière atteignit un sommet avec la présidence de la Royal Academy à Londres de 1820 à sa mort. Peintre virtuose, Lawrence fut aussi un collectionneur renommé, possédant des dessins des plus grands maîtres. Voyageant en Europe grâce à ses puissants protecteurs, l'artiste se rend en 1818 au congrès d'Aix-la-Chapelle : c'est là que les anciens adversaires de Napoléon (anglais, autrichiens, prussiens, russes) renégocient avec la France monarchique de la Restauration les dures conditions de la débâcle de l'Empire actées trois ans plus tôt avec le traité de Paris. Lawrence aura alors l'occasion d'approcher le prince de Metternich, ministre des affaires

étrangères de l'Autriche, dans l'intimité de sa famille. C'est dans ce cadre qu'il dut réaliser notre tableau, figurant très probablement la seconde fille de Metternich, Clémentine. Lawrence a seulement achevé le buste de la jeune femme, d'une intensité physique et psychologique remarquable, se détachant sur un fond brun rapidement peint ; le torse du modèle est suggéré par de légères touches de peinture dessinant son habit, tandis que le reste de la toile a été laissé vierge. Cette virtuosité technique, tout comme l'introspection de Clémentine de Metternich, relie le portrait à l'esthétique romantique, où l'expression de la personnalité est au cœur même de la création artistique. La profonde mélancolie du modèle semble quelque peu prémonitoire : Clémentine devait en effet disparaître en 1820, seulement âgée de 16 ans.

Salle 4, vitrine centrale



Anonyme

Etui en forme de poireau,
vers 1750-1765

Angleterre, Manufacture de Chelsea.
Porcelaine, monture en or.
Musée Cognacq-Jay, inv. J. 601

La manufacture de Chelsea, malgré une existence courte de 1744 à son rachat par la Manufacture de Derby en 1784, fut l'une des plus importantes en Angleterre au XVIII^e siècle. Fondée par un hollandais, Nicolas Sprimont, elle était destinée à concurrencer les importations continentales de France et de Saxe. Les sujets, réalisés en porcelaine tendre, sont empruntés à des répertoires iconographiques à la mode ou copient des productions allemandes ; c'est le cas pour ce poireau très largement inspiré des productions de Meissen en forme de légumes.



Charles Gouyn (mort vers 1785)

Boîte en forme de tête de femme masquée,
vers 1749-1754

Angleterre, Manufacture "Girl-in-a-swing"
ou atelier de St James. Porcelaine, yeux
incrustés de diamants, monture en or
ciselé.
Musée Cognacq-Jay, inv. J. 462

Les manufactures européennes de porcelaine rivalisent d'inventivités au cours du XVIII^e siècle. Formes, matériaux incrustés ou destinations, de la tabatière à la bonbonnière, deviennent prétextes à égayer leur clientèle. En Angleterre, ce type de boîtes appelées « toys » ou jeux étaient offertes par des gentilshommes ; celle-ci s'inspire en particulier des divertissements et costume à la mode, à travers le masque imposant que couvre un joli visage féminin. La silhouette éponyme de cette production, une statuette en porcelaine tendre connu à travers plusieurs exemplaires, représente une jeune fille à la balançoire (*Girl-in-a-swing*) ; considérée comme un courant dissident de la manufacture de Chelsea par les spécialistes des années 1920, ce type d'objets serait aujourd'hui rattaché à la personnalité d'un bijoutier du quartier St James, partenaire de Sprimont, Charles Gouyn.

Salle 6, niveau 2



Attribué à James Cox

(orfèvre actif entre 1742 et 1772) et **Grantham** (horloger)

Coffret-nécessaire, vers 1760-1770

Angleterre. Or, agate rouge, porcelaine de Chelsea pour les
couvercles des flacons, ivoire, bois laqué.
Musée Cognacq-Jay, inv. J. 641

Les orfèvres anglais proposent durant les années 1760-1770 toute une gamme de nécessaires pour écrire, se parfumer ou simplement contenir des objets de toilette sous forme de coffret. Celui-ci mêle à la monture à cage en or de style rocaille le choix de plaques d'agate rouge et est surmonté d'une montre ; les détails de la monture cachent des silhouettes d'enfants jouant avec des animaux. L'atelier de James Cox, orfèvre installé à Londres, produisit un grand nombre de ces pièces essentiellement destinée à l'exportation entre 1766 et 1772. Le bandeau inscrit en Français suggère qu'il s'agit d'un présent amoureux.

Salle 12 - Niveau 3



Sir Joshua Reynolds (1723-1792)

Portrait de Robert Henley,
deuxième comte de
Northington, 1782
Huile sur toile
Musée Cognacq-Jay, inv. J. 96

Reynolds compte parmi les plus illustres portraitistes de la peinture anglaise du XVIII^e siècle. Ses modèles appartiennent généralement à l'élite sociale de son temps. L'aristocrate Robert Henley était affilié au parti whig, formation politique libérale majoritaire au Parlement anglais. Il fut nommé durant quelques mois, entre 1783 et 1784, Lord Lieutenant of Ireland. Son portrait par Reynolds, le premier d'une série, se situe peu avant ce mandat irlandais. Le cadrage ovale resserré met particulièrement bien en valeur l'énergie et le volontarisme du personnage. Le regard un peu distant et l'expression assurée de Robert Henley vont de pair avec son rang social, que rappellent aussi sa veste à passementeries et l'ordre du Chardon. Reynolds a brossé le visage et le vêtement avec la même touche large et solide, traduisant bien le mélange d'autorité et de proximité du modèle.